

DIALOGUE? DIALOGUE...

JEAN-YVES MARCHAND OCD

Une longue dissertation juridique n'est nullement nécessaire pour déterminer ce que dit le Code de Droit Canonique sur le dialogue: le mot¹ est utilisé **une** fois, au canon 787 § 1 [Livre III ("LA FONCTION D'ENSEIGNEMENT DE L'ÉGLISE"), Titre II ("L'ACTIVITÉ MISSIONNAIRE DE L'ÉGLISE")]:

*"Que par le témoignage de leur vie et de leur parole, les missionnaires instaurent un **dialogue** sincère avec ceux qui ne croient pas au Christ, afin que d'une manière adaptée au génie et à la culture de ces derniers, leur soient ouvertes des voies qui puissent les amener à connaître le message évangélique".*

Une seule *affirmation* sur l'importance du dialogue, pour les 1752 lois d'un Code qui se prétend le reflet authentique de la réalité vivante de l'Église sous l'angle juridique, c'est plutôt surprenant à première vue, alors que le *souci* du dialogue semble occuper une place vraiment centrale depuis une quarantaine d'années dans le discours officiel du Magistère. Puis, cet unique canon apparaît dans le contexte de «L'ACTIVITÉ MISSIONNAIRE DE L'ÉGLISE», dont on sait que l'élan (pour les Missions "*ad gentes*", dans sa forme traditionnelle²) s'est arrêté net après Vatican II.

¹ La *réalité* du dialogue, elle, est bien présente dans le Code. Les exemples sont nombreux et appelleraient à elles seules tout un article. A voir...

² Bien de Communautés religieuses les encouragent cependant. C'est ainsi que les Constitutions des Carmes Déchaux, approuvées en 1985, au numéro 94, affirment: "*L'évangélisation des peuples, qui découle de la nature profonde de l'Eglise, étant un fruit admirable de la charité et de la prière,*

Enfin, les échos sont nombreux pour rappeler aux Catholiques que toutes les religions et toutes les cultures sont presque allergiques au mouvement missionnaire, pourtant si florissant ces derniers siècles, car il semble porter les prétentions occidentales du vieil impérialisme européen et du néo-colonialisme.

Quand on regarde le canon 787 § 1 dans son contexte, le dialogue n'est-il pas considéré comme un moyen d'«*amener*» l'autre à quelque chose de précis («...*connaître le message évangélique*»)? Si c'était le cas, le dialogue ne serait-il pas le fait d'une personne suffisamment outillée intellectuellement pour pouvoir manipuler un non-prévenu? En fin de compte, le dialogue ne serait-ce pas l'équivalent sophistiqué, apanage des pays dits «*développés*», du terrorisme brutal, plus primitif puisque seule arme disponible des pauvres?

Paradoxalement, la beauté romantique du concept de «*dialogue*» se trouve comme lourdement entachée de nombreuses prétentions et appréhensions. L'attitude dialogale, si vantée et porteuse d'espérance multiforme, expression privilégiée du renouvellement ecclésial, peut être accueillie avec méfiance et ultimement instinctivement rejetée. Ne va-t-on pas parfois jusqu'à identifier une continuité exaspérante entre les Croisades (et de un), puis les Missions (= activités de l'Église dans les «*pays de Mission*»), et enfin (et de trois) le dialogue, comme phases historiques d'un même mouvement qui viserait à imposer à autrui une manière de penser qui leur serait étrangère? Le dialogue ne s'inscrirait-il pas dans l'«*agenda caché*» d'une nouvelle domination («*vouloir convertir*»)? Crûment, tant pour les institutions religieuses que pour les individus, le choix serait simple: ou bien «*entrer en dialogue*» ou bien conserver sa propre identité. Comment alors ne pas comprendre, sinon approuver, le fait que celui qui *se voit offrir* de dialoguer se sente confusément menacé et, refusant d'«*entrer dans le jeu*», préfère se fermer tout simplement, demeurer où il en est?

a toujours été à juste titre dans l'Ordre une oeuvre de prédilection. Car notre Mère sainte Thérèse a communiqué à sa famille religieuse l'ardeur missionnaire dont brûlait son cœur et elle a voulu que les Frères collaborent aussi à l'activité missionnaire...».

Ces questions sont souvent entendues. Les malentendus ne sont pas artificiels. Il n'est donc certes pas superflu de réfléchir un peu sur la réalité du dialogue.

ARTICULATION ENTRE *DIALOGUE INSTITUTIONNEL* ET *DIALOGUE INTER-PERSONNEL*

Nous le disions, l'Église comme structure institutionnelle s'est résolument lancée dans l'aventure dialogale: *Unitatis Redintegratio. Nostra Aetate* et *Dignitatis Humanae* de Vatican II, ainsi que *Ecclesiam Suam* de Paul VI, en sont sans doute les témoins récents les plus éloquents.

La "base" de l'Église, au ras des problèmes quotidiens, a quant à lui accueilli cet axe avec enthousiasme et expérimenté des succès, mais aussi a souvent vécu des tiraillements, des déceptions. Serait-il exagéré de dire que l'«*Eglise enseignée*» en est venue dans son ensemble à osciller entre le relativisme et l'indifférence silencieuse, le respect sceptique envers «*l'enseignement de l'Église*» et la démobilité en attente de temps meilleurs ou de directives plus adaptées?

Une conviction est ici présupposée: dialogue *institutionnel*³ et dialogue *personnel* se situent sur la même ligne: le dialogue institutionnel a connu les mêmes atermoiements que le dialogue personnel, toutes proportions gardées bien sûr. Est-ce justifié?

S'il est une constante maintes fois répétée dans la doctrine sociale de l'Église, c'est bien que la personne et son premier regroupement (= la famille fondée sur le mariage) précèdent l'État: sans que ce dernier soit à 100% le prolongement des instances inférieures, il en est très massivement l'émanation.

³ Une réflexion qui se voudrait complète devrait traiter de deux autres éléments intimement liés à l'*Institution* et à la *personne*: les *structures* et les *lois*. Disons ici sans plus que les *structures* sont surtout mises en place pour soutenir les *Institutions*, tandis que les *lois*, dans leur facture humaine, sont normalement les soutiens indispensables, *hic et nunc*, des *Institutions* (exemples: Église, sacrements etc) et des *personnes*.

Dans l'Église, la réalité se présente autrement: la Révélation divine (et le Magistère qui en assure le dépôt) *précède* les croyants dans tous les sens du terme. Le Code de Droit Canonique cependant, fidèle en cela à l'approche de *Lumen Gentium*, n'en présente pas moins les *FIDÈLES DU CHRIST* en général (cc 204-329) **avant** de traiter de *LA CONSTITUTION HIÉRARCHIQUE DE L'ÉGLISE* (cc 330-572). Cet ordonnancement est indicatif de la continuité entre personne et institution, d'une continuité qui accorde la priorité aux personnes.

Où que l'on regarde donc, bien que selon des modes différents qui reposent sur des motivations diverses, la personne est étroitement reliée aux institutions et vice-versa. Sans aller jusqu'à parler d'osmose entre les deux paliers, il n'est certes pas excessif de parler de rigoureux engrenage entre les deux: la personne correctement comprise et ses besoins authentiques déterminent nettement l'agir des institutions⁴.

De là la justification de l'assertion de ci-dessus: «*dialogue institutionnel et dialogue personnel sont en parfaite continuité*»; par conséquent, il devient légitime de traiter l'un et l'autre plans de manière très rapprochée. En d'autres termes: les heurs et les malheurs du dialogue inter-personnel illuminent et expliquent ceux du dialogue institutionnel, au point qu'il ne semble pas téméraire d'observer l'un pour comprendre l'autre.

La primauté d'un collectif institutionnalisé qui serait un «*en-soi*», en rupture avec des personnes réduites plus ou moins explicitement au service de l'Institution n'a en fait aucun sens pour le chrétien: si l'Institution dirige et modèle la personne, ce ne peut être que parce qu'elle la reflète ou en facilite sa réalisation⁵.

⁴ Il convient d'insister: il n'y a pas de parallèle STRICT entre les personnes et les Institutions, en ce sens que les Institutions sont AU SERVICE des personnes, elles-mêmes toujours prioritaires. Exemple? Le sacerdoce ministériel est AU SERVICE du sacerdoce commun des baptisés.

⁵ L'itinéraire de saint Jean de la Croix est éloquent à ce propos:

– il quitte l'Ancienne Observance, *Institution* qui "*avait fait ses preuves*", pour suivre une vocation *personnelle*;

– c'est sa réaction *personnelle* à l'expérience du cachot (= instrument de l'*Institution* de la vie religieuse de l'époque) de Tolède qui est le facteur déterminant d'une création poético-spirituelle qui constituera un tournant capital pour lui et une étape cruciale pour la Mystique de l'Église;

Surprenant? Pas tant que ça, si l'être humain n'est pas conçu comme individu indépendant et coupé des autres. Au plan de la foi, on a pu affirmer avec raison que Vatican II était philosophiquement animé par le personnalisme chrétien; puis, *Lumen Gentium* a rappelé avec éloquence que Dieu ne voulait pas sauver des individus isolés mais des personnes regroupées en Peuple de Dieu. Au plan de la société séculière, c'est devenu un lieu commun que de parler en Occident "développé" de la solitude des citoyens pourtant exposés aux innombrables bruits de la Cité et soumis à une agglutination qui est loin de satisfaire tout le monde. Chrétiennement, la personne est *individu-en-relation* qui ne peut ultimement s'épanouir qu'unie aux autres et donc, au sens positif du terme, en ensembles communs. Et c'est ici que s'insère toute Institution humaine, simple instrument, mais instrument essentiel, de dilatation inter-personnelle. De là l'option de parler du dialogue comme d'une réalité presque identique, qu'il s'agisse de personnes ou d'Institutions.

LE DIALOGUE: UNE CATÉGORIE DE RELATIONS HUMAINES

Dialoguer avec quelqu'un, c'est différent d'être *informé*: les moyens de «communications» sociales sont entre autres de puissants et nécessaires moyens d'*information*, mais que personne ne confond avec le dialogue, ce dernier impliquant une relation, un *échange*.

Dialoguer n'est pas non plus *côtoyer* quelqu'un, même pendant des années⁶: une personne peut être identifiée facilement par l'entourage, si elle utilise toujours le même transport en commun, si elle fait toujours ses achats aux mêmes endroits. Ces seules habitudes n'impliquent pas un dialogue, car ici encore il n'y a pas forcément *relation*.

Une simple relation ne suffit pas: elle doit être *humaine*. Le chien entretient un certain type de relation avec son maître,

- la manière dont il vit *personnellement* son obéissance aux derniers moments de sa vie, à l'égard d'*Institution* indignement représentée par un certain Prieur, révèle et propulse la qualité de sa sainteté.

⁶ L'exemple de nombreux couples est là pour le démontrer...

mais pas de dialogue. L'être humain entretient une *relation* avec la Nature, surtout s'il est sensible aux questions d'écologie, sans qu'il nous vienne à l'idée de parler de dialogue au sens propre du terme. On ne peut parler de *dialogue* que dans le cadre de relations *humaines*.

Pour serrer la réalité de plus près, il est possible d'observer qu'il y a *plusieurs sortes* de relations humaines, interdépendantes et complémentaires la plupart du temps (par exemple, le canon 787 § 1 associe le *témoignage de vie* à la *parole*⁷), selon qu'elles misent surtout sur telle ou telle caractéristique de l'être humain: parler, rire, reconnaître et faire usage de Raison, de liberté etc. C'est dans ce cadre précis que s'insère le dialogue: il fait d'abord et avant tout appel à la *parole*, et ce AVANT qu'un thème de conversation ne soit abordé par les interlocuteurs.

Un doute surgit: le dialogue serait-il une aléatoire "*question de mode*"? On pourrait le croire en considérant les prises de position de certains Pontifes modernes, spécialement Pie IX et Pie XI. Une autre explication, plus convaincante: l'Église, dans sa marche multi-millénaire, saisissant toujours mieux la volonté du Seigneur, spécialement à travers les fameux «*signes des temps*», confesserait aujourd'hui l'immense valeur du dialogue aux yeux de Dieu. Cette deuxième explication étant pour le croyant la plus plausible, il vaut certainement la peine de creuser un peu.

LE DIALOGUE: UNE ATTITUDE PROPREMENT DIVINE

Dieu s'étant révélé comme Trinité et les grands Conciles du début de l'Église l'ayant sans ambages reconnu comme tel, la vérité s'impose: Dieu est essentiellement "*relations subsistantes*", dialogue absolu entre Personnes se posant l'une en face de l'autre, sans exclusion aucune, s'*inter-influençant*» perpétuellement, souverainement et librement.

Tel est le Mystère central que le chrétien se voit lui aussi proposé personnellement dans ses entretiens avec le Seigneur,

⁷ L'extrême importance du jumelage « *dialogue - témoignage* » sera considéré avec une particulière attention par les Ordres mendiants qui ont pour rôle principal la prédication de la Parole de Dieu.

lorsqu'il décide de dialoguer régulièrement avec Dieu dans la prière⁸. La chose est bien normale: Dieu communique ce qu'Il est et communique selon ce qu'Il est: étant Dialogue intra-trinitaire subsistant, il se transmet comme il est et "relationne" avec l'être humain en dialoguant. Comment pourrait-il d'ailleurs faire autrement, puisqu'on ne peut se cacher bien longtemps à quelqu'un qui vit avec nous, et qu'«on ne peut pas donner ce qu'on n'a pas»? Un regard même rapide sur sa Parole et sa façon de procéder envers l'ancien et le nouvel Israël nous confirment immédiatement l'emploi de ce schéma.

Dans un deuxième mouvement (pas forcément chronologique), Dieu incite de plus en plus l'Homme à devenir être-de-dialogue, comme Lui⁹. Pour s'en convaincre si besoin était, et avec saint Paul, il suffit de regarder le Christ Jésus, Image *paradigmatique complètement réussie* et Ressemblance *parfaite* du Père: il est sans restrictions le modèle unique de la multitude de ses frères, les humains "créés à l'image et à la ressemblance de Dieu".

Ces considérations peuvent paraître superflues. Or les conséquences pratiques sont d'une importance capitale.

D'abord, puisque le chrétien se définit avant tout comme "*partisan du Christ*", il ne peut se retrouver lui-même qu'en se conformant à l'être dialogal du Christ avec le Père dans l'Esprit, puis en établissant des relations dialogales avec toute personne humaine qu'il rencontre. Rien de moins!

En second lieu, toujours parce que le chrétien se sait appelé à développer de plus en plus ce qu'il est en germe, c'est-à-dire un être Christi-forme, alors sa dimension "*missionnaire*" ne se

⁸ L'enseignement de sainte Thérèse de Jésus sur le comment "*faire oraison*" prédispose particulièrement bien la personne qui prie à accueillir Dieu tel qu'il est: faire un signe de Croix, puis simplement "*chercher la Présence*" et l'ayant trouvée s'entretenir avec elle du mieux qu'on peut. En dehors des temps de prière proprement dits, les conseils de Laurent de la Résurrection (= s'exercer à vivre consciemment "*en présence de Dieu*") présentent le même avantage.

⁹ Au plan institutionnel, une question pour la Théologie fondamentale consisterait à découvrir dans l'actuelle « *attitude de dialogue* » de l'Eglise Catholique l'épanouissement d'un trait authentiquement divin, lequel démontrerait l'origine proprement divine de l'Eglise.

réduira pas à contribuer à une "*plantatio ecclesiae*" conçue en seuls termes de structures ou de seules tentatives de convaincre à force d'arguments extérieurs. Bien au contraire, considérant que l'humain en face de lui a la même essence et la même vocation que lui, il lui apparaîtra de toute première importance de contribuer à l'épiphanie des germes d'Évangile DÉJÀ PRÉSENTS dans le non-chrétien de droit ou de fait. En d'autres termes, il considérera comme son tout premier devoir évangéliste de découvrir dans l'autre (puis révéler) par le dialogue, les richesses dont cet autrui recèle¹⁰ et qu'il est toujours possible de faire croître. "*Non-chrétien de droit ou de fait*", car il ne suffit pas d'avoir été créé par Dieu, puis baptisé en bas âge, pour que s'épanouisse automatiquement l'être Cristi-forme: une collaboration active est nécessaire, qui relève d'un choix personnel et d'efforts résolus. De là la nécessité de "*missionner*" auprès de "*chrétiens sociologiques*" comme auprès de toute autre personne non incluse dans les limites visibles de l'Église: une recherche active de dialogue est toujours indiquée.

Un filtre souvent usé est toutefois inévitable, du fait même que le dialogue soit une réalité humaine: le véhicule incontournable de la parole, c'est-à-dire les mots et le langage courants, ont toujours un grand poids *affectif* (par exemple: le mot «*père*» peut faire surgir des sentiments bien différents, selon que le propre père naturel de l'interlocuteur fut plus ou moins digne), d'autant plus lourd qu'il est rarement expliqué et conscient, bien plus qu'un poids purement *cognitif* (= le seul sens que prend en considération tout dictionnaire). Problème humainement inextricable en apparence... mais en apparence seulement, dans une optique de foi. En effet, une certitude originale et essentielle anime le dialogue chrétien et PRIME SUR TOUTE AUTRE CONSIDÉRATION, y inclus les difficultés du langage: toute personne est «*créée*

¹⁰ On aura certainement reconnu ici un postulat fondamental, qu'il soit affirmé explicitement comme dans saint Jean de la Croix et dans Élisabeth de la Trinité, ou qu'il soit implicitement assumé comme base du "*Château intérieur*": Dieu "*réside*" au centre de l'âme. A juste titre, sainte Thérèse de Jésus n'hésitera pas à répéter à la suite de l'évangéliste saint Jean: les relations avec autrui sont le baromètre de l'authenticité des relations avec Dieu.

à l'image et à la ressemblance de Dieu dans le Christ». C'est LA PERSONNE de l'autre que l'on désire rejoindre et que l'on *peut* atteindre nonobstant tout obstacle linguistique, car issue du même moule divin et habitée par un même Esprit qui, étant l'Amour en-soi, ne demande qu'à se répandre.

TEINTE PERSONNELLE DE TOUT DIALOGUE

On le voit, le dialogue se définit moins avant tout comme un échange d'IDÉES que comme une relation entre PERSONNES: opter pour le dialogue divin avec autrui, c'est interpréter le monde moins en termes de concepts que de PERSONNES.

Bien sûr, un dialogue comporte toujours un contenu¹¹. Mais AVANT de transmettre un message, AVANT d'aborder un thème catéchétique, dialoguer signifie explorer le monde divin de l'autre et proposer son propre monde divin à l'autre. AVANT quelque démarche que ce soit, le chrétien sait que l'autre est et sera toujours porteur d'un "no se que" inexploré, car porteur de divin¹².

¹¹ Il convient de ne pas sous-estimer cette composante nécessaire à tout dialogue, bien que les pierres d'achoppement soient loin d'être tous éliminées. Par exemple, un problème n'a pas encore trouvé de solution satisfaisante: la morale fondamentale post-conciliaire, en pleine rénovation, a exploré diverses avenues. L'une d'elle, fort originale et prometteuse, bien que non totalement inédite par rapport au passé, entend fonder directement l'éthique sur la foi en Jésus-Christ: l'entreprise est pleine d'espoirs. Cependant, et paradoxalement, son succès même rend difficile le dialogue avec les non-croyants, pour qui la foi en Jésus-Christ est précisément ce qui est refusé. Alors à partir de quel point commun faut-il partir pour dialoguer «*moralement*»? Doit-on miser sur une anthropologie commune qui placerait la conscience au centre d'une certaine conception et expression de la personne humaine? La chose n'est pas évidente car une telle conception est loin de faire l'unanimité! Même si c'était le cas, comment concilier une telle anthropologie avec l'anthropologie des facultés, qui a largement nourri le discours moral traditionnel de l'Eglise (Aristote – saint Thomas d'Aquin – saint Jean de la Croix etc)?

¹² C'est certainement à partir de cette observation que saint Jean de la Croix a formulé son constat: entre les personnes les plus semblables, on trouve à grand peine ne serait-ce qu'une moitié de ressemblance.

Ici se trouve posée la question de l'*altérité*, qui fait beaucoup parler d'elle. Un point mérite d'être particulièrement souligné dans le contexte du dialogue: la catégorie "*altérité*" inclut celles d'*être différent, étranger*. Or ce qui est inconnu n'est pas spontanément perçu comme *complémentaire* à soi: sans doute en raison du péché originel, la *défiance* prévaut spontanément. Adopter une approche dialogale implique le dépassement de ce réflexe "*naturel*", c'est désirer consciemment reconnaître et comprendre l'autre dans son propre mystère, bref accepter l'*altérité*.

Le mariage des deux concepts ("*personne*" et "*différence*") est à la base des "*cercles d'humanité*" identifiés par *Ecclesiam Suam* et *Redemptoris Missio*. L'"*autrui différent*" est proposé comme digne d'intérêt. Si, pour reprendre l'expression de saint Jean de la Croix, un *premier mouvement* de REcul est quasi incontournable, seule une disposition générale et particulière à la "*discrimination positive*" envers toute personne peut stimuler le dialogue.

Mais il ne faut pas être naïfs !

Il y a, c'est certain, quelque chose de vrai dans les conseils de faire face aux problèmes sans en "*faire une affaire personnelle*", et de «*s'oublier*» pour savoir aller à autrui avec un minimum de préjugés. Toutefois, le détachement *total* est impossible¹³, même en cas d'intention de dialogue vrai: faire fi d'une opinion, va toujours, mais mettre *complètement* entre parenthèses sa propre personne, c'est carrément irréalisable. À la limite, ce n'est pas même souhaitable...: l'une des premières étapes d'une thérapie ne consiste-t-elle pas bien souvent à demander au patient de parler en s'impliquant personnellement dans un "*je*" plutôt que de ne s'exprimer qu'à l'aide d'énoncés généraux? Le dialogue, même celui qui se veut fructueux, ne peut pas être basé sur un renoncement *entier* à ce qu'on est: c'est ce qu'a bien compris le monde des relations par excellence, i.e. le monde diplomatique (qui n'est pas l'univers rêvé des relations hypocrites, mais bien l'art de traiter des problèmes insolubles à

¹³ Il s'agit ici fondamentalement de la reprise de l'anthropologie qui sous-tend le Bref d'Innocent XII *CUM ALIAS AD APOSTOLATUS* (12 mars 1699) qui condamne les erreurs de Fénelon sur l'amour de Dieu. Cf. DS 2351-2374.

court terme, et de faire patiemment envisager à long terme la possibilité de solutions qui ne sont pas à escompter à l'intérieur de délais raisonnables prévisibles), qui consacre énormément d'efforts à éviter les accrocs inter-personnels, à promouvoir les contacts (bien souvent presque purement formels en apparence) harmonieux entre interlocuteurs. Être convaincu du bien-fondé d'un dialogue enraciné dans une anthropologie chrétienne de ce type, c'est assumer sereinement le fait que chacun veuille "*tenir son bout*", chacun étant tellement divin (fait pour le seul Bien), qu'il est *toujours* subjectivement convaincu d'être du côté du Bien, donc d'avoir raison.

DIALOGUE, DÉSIR D'UNITÉ ET VÉRITÉ

Tout dialogue présuppose toujours un DÉSIR conscient ou non: une UNITÉ plus grande entre deux interlocuteurs, à quelque niveau et degré que ce soit, souvent focalisée autour d'une VÉRITÉ quelconque. Mais peut-on entretenir une ouverture au dialogue lorsqu'un partenaire est indifférent ou se ferme?

La vie courante apporte trop d'exemples de cette hypothèse pour être farfelue. Qu'on pense à la «*psychologie de fermeture sur soi*» qui guide presque toujours un malade (au moins au début de sa maladie), ou encore à la fermeture des fondamentalistes de tous acabit. Qu'on pense au divorce «*sur consentement mutuel*», qui est objectivement la préférence de l'élimination de quelqu'un plutôt que la décision partager l'autre en ses différences. Qu'on pense aux guerres, qui sont autant de refus de dialogues. Même certaines situations plus «*récupérables*» semblent s'inscrire dans la même logique: qu'on pense au «*hors de l'Eglise, point de salut*» tel que souvent compris par le passé, ou au conseil de saint Jean de la Croix de se comporter comme si on était seul dans le couvent.

Clairement, en ces cas on ne peut ni envisager l'heureuse issue d'un dialogue, ni même une amorce sérieuse. Alors? Alors l'absolue «*option préférentielle*» en sa faveur requiert de maintenir avec ténacité l'OFFRE du dialogue: jamais le dépit ou la frustration ne sauraient autoriser une fermeture, une rupture; seule une «*politique de porte ouverte*», plus ou moins active selon les circonstances, est susceptible de désencombrer éventuellement les relations, au point qu'un jour le partenaire réticent jugera

opportun de s'engager dans la construction de ponts dialogaux.

Souvent, l'absence d'un désir d'unité dans la vérité, pré-requis indispensable au dialogue, origine d'un climat de confiance... ou plutôt de *NON* confiance. Un interlocuteur pense ne pas *POUVOIR* se fier, n'est pas raisonnablement convaincu que l'éventuel partenaire du dialogue recherche lui aussi la vérité. Ici encore les deux notions de «vérité» et de «personne» se marient.

Toute décision de dialoguer repose sur une conviction claire et sans appel: *la vérité* (multiforme, c'est certain) *s'impose d'elle-même et finit toujours par triompher*, dans la mesure où la sincérité préside aux échanges:

«De même encore, le Concile déclare que... la vérité ne s'impose... que par la force de la vérité elle-même qui pénètre l'esprit avec autant de douceur que de puissance»¹⁴.

Ceci dit de la vérité, il faut bien reconnaître que le dialogue est singulièrement conditionné par les relations inter-personnelles du passé, généralement plus ou moins assombries de nuages: malentendus, incompréhensions, souvenirs d'expériences jugées malheureuses. Autant d'éléments qui demandent à être souvent clarifiés; on peut rarement «*faire comme si de rien n'était*», «*tout oublier pour recommencer à zéro*»¹⁵: qu'on pense par exemple à la nécessité d'étudier avec soin la très sensible question de la responsabilité immédiate ou médiate du gouvernement turc de l'époque dans le génocide arménien du début du XXe siècle; etc. Mais ce n'est qu'un début, et pas même la phase la plus pénible au plan personnel. Une fois les éléments clarifiés de manière satisfaisante, reste à demander éventuellement pardon... un pardon non pas orienté vers un passé irrécua-

¹⁴ Vatican II, Déclaration *Dignitatis Humanae* sur la liberté religieuse, no 1.

¹⁵ En de rares (c'est l'expérience qui parle!) mais bien réelles circonstances, on peut et on doit «*passer l'éponge*»: il en va de la véracité d'un pivot central de la doctrine de saint Jean de la Croix, sur les «*actes anagogiques*» recommandés dans le Ve Conseil de spiritualité rapporté par le P. Elisée des Martyrs, «*actes anagogiques*» appliqués au domaine des relations dialogales.

pérable et situé dans un autre contexte historique précis, un passé tissé par des acteurs ordinairement disparus et qui étaient à l'époque animés de bonne volonté (répétons ce qui fut dit précédemment: «*chacun est tellement divin (fait pour le seul Bien), qu'il est toujours convaincu subjectivement d'être du côté du Bien, donc d'avoir raison*»), mais vers un avenir désireux d'envisager certains problèmes inter-personnels selon d'autres paramètres que ceux utilisés dans le passé.

Un dialogue sans vérité interpersonnelle bien souvent crucifiante ne pourrait pas s'appeler dialogue *d'avenir*.

ELÉMENTS PSYCHOLOGIQUES DU DIALOGUE

Le dialogue étant avant tout question de PERSONNES, la psychologie des partenaires joue un grand rôle.

Il peut parfaitement survenir qu'un interlocuteur ne ressente pas le besoin de partager, n'étant habité que par son désir d'être «*reconnu*», lui. La chose survient bel et bien, spécialement dans une société qui génère la fragilité et l'immatunité. Certains adultes d'âge demeurent au stade de l'enfance ou de l'adolescence: ce qui importe pour eux est moins d'entrer dans la dynamique de l'altérité que d'imposer ce qu'ils considèrent être leur «*personnalité*». La peur d'être niés comme personnes, de n'avoir pas leur «*place au soleil*» provoque une fermeture quasi complète au dialogue. A ne pas confondre: parler «*selon sa conscience*» droite et éclairée, et tirer brutalement à bout portant sur tout ce qui bouge, sous prétexte de sincérité.

En sens apparemment inverse, un interlocuteur peut ne pas s'être découvert comme entité à part, comme «*Je*»: il croira ne pouvoir «*se trouver*» qu'en empruntant la personnalité, et donc les idées, du partenaire en face de lui. Corollaire: le partenaire qui possède la personnalité plus forte se trouve bien flatté dans sa vanité... Dans ce «*jeu de rôle*» les prémices du dialogue sont pipées, puisqu'un SEUL partenaire compte dans les faits. Ce type de situation peut se produire sous la poussée de maints facteurs, mais se révèle plus clairement dans les milieux où l'autorité est assumée moins comme un service de croissance des personnes que comme une occasion d'affirmer ou d'imposer la personne en autorité, ou encore où les personnes confondent «*désobéissance*» et «*manque de colonne vertébrale*».

Alors que dans le premier cas une phobie de domination nivelante bloque à l'avance toute tentative de dialogue, dans le second une exigence de fusion dépersonnalisante aboutit au même résultat sous des apparences diverses. Existe-t-il une possibilité d'aboutir un jour à un dialogue? Oui, c'est certain, mais elle devra d'abord être précédée d'une croissance psychologique curative.

DIALOGUE ET AUTORITÉ¹⁶

L'une et l'autre déficiences (car c'en sont!) stimulent un questionnement connexe: le dialogue ne serait-il possible qu'entre deux partenaires *ÉGAUX*? Peut-être s'agit-il encore ici de la vérité (personnelle et collective), mais dans son rapport cette fois avec «*supériorité*» légitime ou «*majorité*» sociale.

Le dialogue entre inégaux est la rencontre de deux «*Je*» ou «*Nous*» existants et désireux de relations dialogales: les ingrédients nécessaires y sont pour un vrai dialogue. Mais son développement n'en est pas moins parsemé d'embûches.

Au plan des idées reçues, toute majorité démographique exerce une force d'entraînement peu commune à l'égard de tout «*Je*» personnel ou de tout «*Nous*» minoritaire (majorité juive du début de l'Église par rapport aux chrétiens minoritaires; majorité chrétienne ensuite, par rapport aux minorités juives; statut des musulmans et des chrétiens, ou des groupes ethniques, selon qu'ils soient en majorité ou en minorité, etc.), force d'entraînement qui est sans doute moins à expliquer sous l'angle de la malice que sous celui d'une «*loi de société*» passablement simple: la majorité tend naturellement et la plupart du temps inconsciemment, à prévaloir, à temps et à contre-temps, pour le meilleur ou pour le pire. Plus généralement, toute personne est toujours «*conditionnée*» par son milieu culturel et par

¹⁶ Il ne serait pas inutile d'illustrer les paragraphes suivants par l'observation de la dynamique interne de toute Communauté religieuse. Il vaudrait certainement la peine de cerner plus profondément les forces (souvent occultes) qui animent ce genre de groupement humain, ainsi que les utopies (*obéissance*, etc) qui le structurent.

les valeurs "*politically correct*" qui le régissent, par exemple le néo-libéralisme avec le «*New Age*» ou le réflexe identitaire musulman.

Les majorités démographiques font souvent penser à une marée montante qui envahit la terre ferme, lentement mais sûrement: dans le meilleur des cas, une inondation bienfaisante peut laisser derrière elle un limon fécondant; dans le pire des cas, un cours d'eau qui sort de son lit peut tout balayer, tout détruire, tout salir sur son passage. Toute majorité est fondamentalement ambivalente; elle doit être évaluée à l'aune d'un regard critique: encourage-t-elle le dialogue ou l'inhibe-t-elle? La fascination du cercle des décideurs en matière économique, le prestige du groupe des hommes de science, la puissance des classes dirigeantes, le rôle reconnu aux parents, tout peut contribuer à la construction du dialogue... ou dissuader de son usage. Il faut y regarder de près!

Les mêmes remarques valent au plan plus restreint: tout détenteur d'autorité capable d'influencer autrui, de quelque manière que ce soit, doit être psychologiquement *ouvert* au dialogue et capable d'une certaine mise entre parenthèses temporaire de son pouvoir décisionnel, au profit d'une écoute non feinte: sa responsabilité est première, de toute évidence. Une tentation le guette continuellement, même inconsciemment: stimuler un échange intéressé susceptible de provoquer des confidences qui seront par la suite utilisées en vue d'orienter l'«*inférieur*» vers des fins préalablement établies par le supérieur. L'«*inférieur*» ne se fera habituellement pas berner bien des fois par ce genre de dialogue biaisé: l'huître deviendra sa mesure... Le danger est très réel et la prudence est de mise¹⁷.

¹⁷ Parlant plus précisément de la vie religieuse, le c 618 du Code de Droit Canonique affirme: «*Les Supérieurs exerceront dans un esprit de service le pouvoir qu'ils ont reçu de Dieu par le ministère de l'Eglise. Que, par conséquent, dociles à la volonté de Dieu dans l'exercice de leur charge, ils gouvernent leurs sujets comme des enfants de Dieu et, pour promouvoir leur obéissance volontaire dans le respect de la personne humaine, ils les écoutent volontiers et favorisent ainsi leur coopération au bien de l'institut et de l'Eglise, restant sauve cependant leur autorité de décider et d'ordonner ce qu'il y a à faire*».

EN GUISE DE CONCLUSION

Le dialogue n'est nullement illusoire, mais encore faut-il en bien comprendre les tenants et les aboutissants.

Le fait que d'abord et avant tout le vrai dialogue soit affaire de PERSONNES vivantes «*créées à l'image et à la ressemblance de Dieu dans le Christ*» libère le concept de «*dialogue*» d'un sens hérité du passé, à tort ou à raison: être l'instrument renouvelé du désir d'imposer sa propre pensée à autrui. Sous cet angle, même un dialogue apparemment sans espoirs au plan des idées vaudrait la peine d'être entrepris puis maintenu, car il serait toujours valable «*quelque part*» au plan de l'essentiel qu'est la connaissance mutuelle des PERSONNES¹⁸. Premier acquis.

Un contenu précis («... *leur soient ouvertes des voies qui puissent les amener à connaître le message évangélique...*») pourrait bien s'avérer souhaitable pour le dialogue¹⁹, mais puisque la vérité s'impose *d'elle-même*, jamais la vérité ne saurait justifier qu'on court-circuite le dialogue. C'est toute la différence entre «*vouloir convertir*» à tout crin et recevoir l'autre tout en se donnant²⁰. Deuxième acquis.

¹⁸ La missiologie (ici conçue comme science de la première annonce du Royaume) servirait grandement son propos, et par là le rayonnement de la foi ecclésiale, si elle pouvait approfondir davantage le lien intrinsèque entre «*évangélisation*» et «*dialogue*».

¹⁹ Les Constitutions des Carmes Déchaux, au numéro 85, affirme: «*Nous développons la communion dans la vie fraternelle au moyen du dialogue dans les chapitres et les réunions de communauté: nous examinons la façon dont nous vivons notre vocation contemplative et apostolique, et nous nous aidons mutuellement avec sincérité en pratiquant aussi dans l'esprit de la Règle la charité de la correction fraternelle*».

²⁰ Il serait intéressant d'explorer (illustrer?) l'hypothèse suivante. On parle beaucoup de «*nouvelle évangélisation*», spécialement quant à la méthode à employer pour la mener à bonne fin. Le dialogue ne serait-il pas, non seulement UNE «*technique*» efficace, mais LA SEULE méthode possible? L'auteur pense ici plus spécifiquement aux «*cas-limites*» que sont les Pays-Bas et le Québec. Plus largement, les échanges inter-religieux et œcuméniques sont-ils envisageables autrement?

Troisième acquis: le dialogue est loin, très loin d'être l'ingrédient magique à saupoudrer, qui serait garant d'un facile succès. Non. Le dialogue comporte trop de conditions et trop de facteurs ambivalents pour être considéré comme une panacée à tous les maux. Mais malgré tout, il vaut la peine que dans toute la mesure du possible on le pratique à tous azimuts: le vrai dialogue est l'instrument par excellence de la libre croissance des interlocuteurs. L'unité dans la vérité en est le fruit; l'enjeu en vaut la chandelle.

Le dialogue obéit à des règles précises: reste à le mettre en pratique.